"L'Imaginaire est à l'Imagination
Ce que le Réel est à la Perception."
par Jean-Marie ANDRÉ

JEAN-CHRISTOPHE VERVOITTE

Corniste

Hardelot. Douai. Paris. ***Grand, mince, sportif, regard de poète, Jean-Christophe Vervoitte est cor d'harmonie de L'Ensemble Intercontemporain de Paris en résidence à la Cité de la Musique de la Villette. Il est aussi professeur, depuis deux ans, au Conservatoire à Rayonnement Régional de Boulogne-Billancourt, accompagnateur au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris tout en participant ponctuellement au Festival d'Hardelot, aux représentations de l'Opéra Bastille et en particulier à la dernière reprise de la légendaire mise en scène des Noces de Figaro de Mozart par Giorgio Strehler ou au cycle des symphonies de Beethoven donné par Emmanuel Krivine à la tête de la Chambre Philharmonique. Interprète de la musique contemporaine avant tout, Jean Christophe Vervoitte reste perméable à toutes les musiques et à leur essence commune, l'émotion. Cette perméabilité lui a permis d'ouvrir toutes grandes les portes de la tradition, de la création et de la transmission.***

UNE APPROCHE ÉMERVEILLÉE ET PLEINE DE VÉNÉRATION

Telle fut pour son père mélomane (version homozygote!) l'approche de la musique en général et en particulier celle de Richard Wagner et du pianiste Wilhelm Kempf. Pour celui-ci, son père avoua un jour que *pour jouer du piano comme Kempf il aurait vendu sa maison*. Pour celui-là, il emmènera sa famille en Bavière, visiter les châteaux du Roi Louis II et Bayreuth. Le saxophone baryton lui a permis ensuite d'instrumentaliser le cheminement musical de son fils Jean-Christophe. Prénom, choisi par hasard (?) mais qui par ailleurs est celui du héros musicien et allemand du roman éponyme de Romain Rolland ayant eu son heure de gloire au début du siècle dernier et que vous pourrez trouver en collection de poche.

JE VEUX ÊTRE MUSICIEN

La marche des pèlerins du *Tannhäuser* de Richard Wagner le fera plonger à l'âge de 12 ans avec passion dans la musique et le cor d'harmonie mais aussi avec une sainte horreur du solfège. Bien que né à Lens, plus du tout charbon, pas encore Louvre mais toujours Racing, c'est Pernes en Artois qui a accueilli ses premiers émois du cor. À 14 ans, au Conservatoire de Douai, il prononça ses vœux avec un "je veux être musicien" définitif. À 18 ans, ce fut le Conservatoire de Paris, rue de Madrid. À 21 ans il en sortira avec un premier prix de cor d'harmonie et de musique de chambre. Après concours il sera *cor solo* de l'orchestre du Capitole de Toulouse puis participera à un stage de musique de chambre dans le cadre de l'Académie Mozart de Prague. Les yeux de Jean-Christophe Vervoitte, à cette seule évocation, deviennent écran sur lequel défile le diaporama de la forêt tchèque, ses étangs, son château du XVIIIème siècle, son jardin à la française, ses escaliers de marbre, ses tapisseries, ses lustres, ses meubles, ses pianos et Sviatoslav Richter, ce géant que fut le pianiste russe de la seconde partie du XXème siècle.

"NOUS VOUS RECEVONS DANS L'ENSEMBLE INTERCONTEMPORAIN" OU LE CHEMIN D'UN GÉANT A L'AUTRE

Le hasard a fait qu'après Sviatoslav Richter, Jean Christophe Vervoitte a rencontré cet autre géant de la musique contemporaine et de la musique tout court, Pierre Boulez, créateur en 1974 de l'Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique (l'IRCAM), créateur aussi en 1976 de l'Ensemble Inter Contemporain (l'EIC). Pour cela, il lui fallut passer par la "case concours" et jouer 50 minutes devant l'EIC le premier jour et devant Pierre Boulez le second. Ce fut la partie du cor d'harmonie d'un concerto de piano de Mozart mais sans le piano, le *Trio* de György Ligeti, une pièce d'Arnold Schoenberg et de Peter Maxwell Davies. Un musicien éternel et des auteurs contemporains qui le sont devenus ou en voie de l'être. Après délibération, la porte s'est ouverte sur ce mythe vivant de la musique qu'est Pierre Boulez, compositeur, chef d'orchestre génial, lecteur impénitent, écrivain, théoricien lumineux de la musique, visionnaire de la future Philharmonie de Paris et ses 2500 places. Puis le mythe a parlé: "Monsieur nous vous recevons dans l'Ensemble Intercontemporain". "À 23 ans je ne savais pas pourquoi j'étais entré dans cet ensemble mais 18 ans plus tard, je sais pourquoi j'y suis resté" ajoute Jean-Christophe Vervoitte. L'EIC dont le chef actuel est Susanna Mälkki, regroupe 31 solistes de dix nationalités différentes. La génération 76 a maintenant dépassé la quarantaine et la génération récente la vingtaine. L'expérience des plus anciens a donc tout loisir de se combiner avec l'enthousiasme des plus jeunes.

UN COR EN HARMONIE AVEC DEUX DO...
JEAN-CHRISTOPHE VERVOITTE ET PIERRE BOULEZ.

© LES PHOTOS DE L'ARTISTE ET BIEN D'AUTRES SUR
http://leregard2james.canalblog.com

J'ENTRE DANS UN RÊVE!

Contrat à peine signé, il se retrouve quelques jours plus tard à Manhattan. New-York lui apparaît comme la ville debout de Louis-Ferdinand Céline. Ses taxis jaunes, ses fumées sortant des grilles des chaussées, le flux sonore continu des voitures, du vrombissement des avions, haché par le mugissement inexorablement répétitif des sirènes l'ont plongé, lui l'interprète de la musique dite contemporaine, plus dans *Ionisation* la musique d'Edgar Varese que dans celle du dernier mouvement de la *Symphonie du Nouveau Monde* d'Anton Dvorak! Puis ce fut le choc de la grande salle du Carnegie Hall et de son acoustique avec l'interprétation d'*Explosion fixe* de Pierre Boulez. Le rêve continuera l'année suivante avec un concert de l'EIC à la Scala de Milan, puis au Festival de Salzbourg avec la rencontre de Luciano Berio, puis avec celle de Karlheinz Stockhausen en Allemagne, celle d'Elliot Carter, le compositeur américain devenu centenaire lors du festival d'Aldeburgh, le bébé anglais de Benjamin Britten. Il y a eu les créations mondiales en 2006 d'une œuvre de Marc Monnet pour cor, après celle de Bruno Montovani avec la cantatrice Barbara Hendricks. Auparavant il y avait eu cette rencontre à Hambourg en 2002 avec ce monument de la création contemporaine que fut György Ligeti. Il était connu du grand public depuis que Stanley Kubrick avait utilisé la musique d'*Atmosphères* et de son *Requiem* en 1968 pour 2001 *Odyssée de l'espace*. Il avait réitéré avec son *Lontano* en 1980 pour *Shining* et avec son *Musica Ricercata* en 1999 pour *Eyes wide shut*. Avant d'interpréter en concert son *Trio pour piano, violon et cor*, Jean Christophe Vervoitte et ses partenaires lui rendirent visite. Dans le salon, ils se sont frayé un chemin entre des murets de partitions jusqu'au piano. Son couvercle était recouvert d'une strate d'une cinquantaine de centimètres de partitions. Le maître s'est assis, a soulevé le couvercle du clavier et a dit au pianiste abasourdi "Jouez-moi du jazz s'il vous plaît." Ensuite il leur fit entendre ses microsillons de bossa-nova et de Baden-Powell. Il ne leur suggéra qu'un seul conseil : ma musique est comme "le combat du tigre et du lion". L'entretien avait démarré à 10 heures, il s'est achevé à 18 heures.

LE COR D'HARMONIE ET LE SON

Né l'année de Waterloo en 1815, grâce à un nouveau système à pistons, le cor d'harmonie a volé comme "l'aigle" de salles de concert en salles de concert sans en connaître le destin tragique ! Pour Jean-Christophe Vervoitte, le cor d'harmonie reste un instrument ingrat, un instrument qui résiste, qu'il faut amadouer avant d'en extraire du chaos sonore un son qui va s'éteindre aussitôt émis. D'où le rêve d'un son continu voire inépuisable qu'il a assouvi avec l'orgue. Cet instrument le fascine même s'il est plus encombrant que son cor d'harmonie et même s'il est difficile à maîtriser avec son "tout harmonique" obtenu entre les "deux infinis" des tuyaux d'un centimètre et ceux de dix mètres. Pour repousser les émotions entre lui et le monde extérieur, il troque souvent le cuivre du cor et des tuyaux d'orgue pour le fer et le bois des clubs de golf. Il peut alors interpréter une autre musique, ô combien aléatoire et ingrate, dans une recherche de l'infime et rare instant où tout est parfait, la concentration, la position, le mouvement, le rythme, la distance et la précision. À cet instant l'émotion, à son comble, reste subtile et intense. Toutefois la magie du concert, avec son cérémonial voire son rituel, reste pour lui première. En s'exposant au regard des autres, jouer devient un geste intime, mais jouer reste fascinant car à la fois attirant et paralysant, au sein d'un orchestre qui, tel un "corps hors du temps", unit les musiciens vers un même objectif rassembleur que chacun vivra sans voir sa personnalité laminée.

CRÉATION ET TRADITION

Pesante est la tradition car elle impose, au créateur, à l'interprète et au public, un certain nombre de valeurs dont l'objectivité nait de cette tradition. Mais ces valeurs qui vivent dans la longue durée, n'ont de sens ou de poids que si l'on y adhère. Cette subjectivité des valeurs rend donc nécessaire leur continuel renouvellement. Pour faire court une tradition n'est vivante et donc indispensable que si elle permet d'innover d'autant qu'aucune œuvre musicale, aucune œuvre d'art n'est apparue *ex nihilo*.

La création comme l'interprétation peuvent relever de la décoration, de la mise en scène sans apporter l'essentiel. Cet essentiel pour la musique comme pour toutes les formes d'art est de nous faire percevoir quelque chose que nous ne connaissons pas en un "mouvement de découverte relevant d'une sorte d'éblouissement". Pour la musique, ce sont les sons, la forme et la structure qui le permettront, en transformant en instants miraculeux les 3 à 4 questions, au sujet de l'amour, du plaisir et de la joie, de la mort et du deuil que tout être humain se pose dans le temps qui lui reste avant de mourir. C'est dans sa passion de l'art ancien que Jean-Christophe Vervoitte a trouvé toutes les racines lui ayant permis de décoder l'art contemporain. C'est cette absence de visibilité de ces racines qui pousse le public à le rejeter. "La perception de l'art est intemporelle car l'art est présent dans notre vie quotidienne. Plein de cette diversité l'art contemporain participe à la transmission de cet amour de la beauté du monde".

TRANSMISSION AUX ÉLÈVES

Pour Pierre Boulez, l'EIC n'est pas un simple "pick- up"! Aux élèves du conservatoire, Jean-Christophe Vervoitte leur reformule ce que l'on fait machinalement avec l'expérience et leur transmet le plaisir de faire de la musique par plaisir. Il a ainsi dirigé plusieurs Master Classes au Carnegie Hall de New-York. Il a participé à l'Académie du XXème siècle de la Cité de la Musique. Il est, de plus, membre du jury du concours *Tremplins* organisé par l'EIC et l'IRCAM, jury qui devra, en ce mois de Décembre, sélectionner 15 jeunes compositeurs en vue d'une future commande.

ET TRANSMISSION AU PUBLIC

Le public des concerts de musique classique de Bach à Ravel s'y reconnaît car il n'y arrive pas "vierge". Il a, enfoui au fond de sa mémoire sensorielle, ses propres repères de la nostalgie avec le mode mineur, de la joie avec le mode majeur, du mouvement avec les danses populaires. Avec la musique contemporaine l'oreille a perdu ses repères rythmiques, mélodiques et tonals. Elle est face à un chaos indéterminé qui n'est pas encore un discours. Dans ce chaos on retrouve pourtant les mêmes échos de "rétention-anticipation" dont Bach a truffé sa musique en général et la Messe en si en particulier. Le compositeur contemporain Henri Dutilleux parle de la même chose avec ses "phénomènes de préfiguration" qui vont s'ancrer dans la mémoire de l'auditeur. Ces premiers éléments dans l'indécision totale vont s'organiser petit à petit en une phrase musicale continue qui est le premier élément mélodique que l'on pourra chantonner. Des sons deviennent une phrase lyrique et l'interconnexion de ces différentes phrases permet à l'oreilled'entendre la genèse d'un monde sonore en évolution. Pour le spectateur il lui faut accepter de s'y immerger et selon son degré de perméabilité ou d'imperméabilité d'y entendre l'inexprimable. La majorité de ceux-ci, lors du dernier Festival d' Hardelot, a peut-être partagé ce point vue à l'écoute miraculeuse d'*Ainsi la nuit*, le quatuor à cordes d'Henri Dutilleux, interprété par le *Quatuor Rosamonde*. Elle aurait pu en d'autres lieux ressentir la même chose avec le *Kammerkonzert* d'Alban Berg et la Gran Partita de Mozart, œuvres de structure voisine à un siècle et demi de distance, interprétées par l'EIC. Mais il en va de la musique contemporaine comme de toute chose nouvelle. Ce que le dramaturge Heinrich Von Kleist suggérait déjà au début du XIXème siècle avec son "Rien ne devient réel tant qu'on ne l'a pas ressenti". Rassurez-vous on n'en sort pas indemne, on en sort juste différent !

UNE MUSIQUE MAIS QUELLE MUSIQUE ?

Une musique mais quelle musique pour un musicien professionnel? Ce sera une lettre de Mozart à propos du cor et d'un opéra. Le 29 novembre 1780, âgé de 24 ans, Mozart finissait de composer *Idoménée* tout en en assurant les répétitions en vue de sa création à l'opéra de Munich en janvier 1781. Dans une lettre à son père, il s'inquiète de l'air de *La statue de Neptune*, qu'il trouve trop long. Il demande à son père de se représenter la scène avec une voix de basse devant être effrayante et "pénétrer l'âme". Il se demande comment cet effet peut paraître vrai si sa longueur permet aux auditeurs de se persuader "de son néant et de son absence de vérité". Il ajoute que si dans le *Hamlet* de Shakespeare le discours du spectre n'était pas aussi long, il n'en aurait été que meilleur ! Il propose d'accompagner cette voix de 2 cors pas encore "d'harmonie" et de 3 trombones qui seraient en coulisses avec le chanteur, l'orchestre étant silencieux. L'intendant du théâtre, trouvant cette demande trop onéreuse, la refusera et le soir de la première ce fut la voix de Neptune qui tomba à l'eau. Mozart se vengera, plus tard et pour l'éternité, avec la scène du Commandeur de son *Don Giovanni* !